

*Les
Anarchistes*



SEMAINE
DE LA CRITIQUE
CANNES 2015
FILM D'OUVERTURE

24 MAI PRODUCTION
PRÉSENTE

Les Marchistes

UN FILM DE
ELIE WAJEMAN

TAHAR
RAHIM

ADÈLE
EXARCHOPOULOS

SWANN
ARLAUD

GUILLAUME
GOUIX

KARIM
LEKLOU

SARAH
LE PICARD

CÉDRIC
KAHN

Durée : 1h41

SORTIE LE 11 NOVEMBRE

DISTRIBUTION
MARS FILMS

66, rue de Miromesnil - 75008 Paris
Tél. : 01 56 43 67 20
contact@marsdistribution.com

Photos téléchargeables sur www.marsfilms.com

PRESSE

ANDRÉ-PAUL RICCI et RACHEL BOUILLON

6, place de la Madeleine - 75008 Paris

Tél. : 01 49 53 04 20

apricci@wanadoo.fr / rachel.bouillon@orange.fr



SYNOPSIS

Paris 1899. Le brigadier Jean Albertini, pauvre et orphelin, est choisi pour infiltrer un groupe d'anarchistes. Pour lui, c'est l'occasion de monter en grade. Mais, obligé de composer sans relâche, Jean est de plus en plus divisé. D'un côté, il livre les rapports de police à Gaspard, son supérieur, de l'autre, il développe pour le groupe des sentiments de plus en plus profonds.



Entretien

ELIE WAJEMAN

D'où est née l'idée du film ?

J'ai une passion pour les histoires d'infiltrés - un de mes films préférés est *DONNIE BRASCO*, de Mike Newell. J'ai donc eu envie d'immerger un personnage - un policier sans aucune idéologie - dans un milieu qui serait exactement son contraire - un groupe très politisé et plein de révolte ; filmer le rapport du vide et du très plein.

Pourquoi avoir choisi de plonger le héros au milieu des anarchistes de la fin du XIX^e siècle ?

L'adaptation théâtrale des « Démon » de Dostoïevski par le metteur en scène Peter Stein, un spectacle de 12 heures, magnifique, m'avait beaucoup marqué. Tout comme *THE MOLLY MAGUIRES*, le film de Martin Ritt, avec Sean Connery et Richard Harris, dans lequel un détective infiltre un groupe de contestataires irlandais luttant contre l'exploitation des mineurs. Il se lie d'amitié avec ses membres tout en les trahissant. En découvrant les textes des anarchistes de cette époque, par l'intermédiaire des écrits de Dostoïevski et du film de Ritt, j'ai compris que je tenais la matière d'un film.

Vous vous intéressez à un courant particulier - celui des anarchistes-individualistes.

Les anarchistes individualistes développent des idées incroyablement modernes : ce sont eux, qui, vers 1900, créent les premières communautés. Ils sont naturistes, végétariens et féministes. Les premiers hippies en somme ! Ils créent des écoles dans lesquelles les enfants peuvent prendre des décisions. La question du « je » est essentielle pour eux : ils estiment être d'abord des sujets avant d'être des éléments de la société. Les anarchistes individualistes privilégient la personne, l'intime. Ils pensent que pour faire la révolution, il faut commencer par révolutionner l'homme. Je me suis senti immédiatement touché par ces êtres, complexes et sentimentaux, mais souvent empêchés par cette sentimentalité. La manière dont leurs sentiments profonds se mélangent à leurs aspirations politiques est un matériau formidable pour un scénariste. Cela en fait des êtres complexes, déchirés et déchirants et cette fêlure me passionne.

JE VOULAIS ABSOLUMENT MONTRER LES GENS SINGULIERS QU'ILS ÉTAIENT,
ET NE PAS TOMBER DANS LES STÉRÉOTYPES. C'EST UN FILM SUR DES INDIVIDUS,
PAS SUR UN MOUVEMENT. UN FILM DE PORTRAITS.

«Ce n'est pas la haine qui m'a fait devenir anarchiste, dit Judith (Adèle Exarchopoulos), c'est l'amour». Elisée (Swann Arlaud) attribue ses crises d'angoisse à l'exploitation ; Biscuit (Karim Leklou), fils de bouchers, veut tordre le cou au pessimisme... tous les personnages sont animés par un moteur différent.

Oui ce groupe est, sinon hétérogène, du moins composite : Judith et Elisée sont des anarchistes individualistes. Au départ, seul Eugène (Guillaume Gouix) est pour l'action violente, le reste du groupe est plutôt romantique. Marie-Louise (Sarah Le Picard) est une bourgeoise qui a épousé la cause anarchiste. Et Biscuit est d'origine plus modeste. Jean (Tahar Rahim) va donc découvrir des êtres différents, mais tous très attachants. Je voulais absolument montrer les gens singuliers qu'ils étaient, et ne pas tomber dans les stéréotypes. C'est un film sur des individus, pas sur un mouvement. Un film de portraits.

Tous ont en commun leur sensibilité. Au fond, mes personnages sont tous des orphelins et c'est la quête d'une famille qui les réunit. C'était déjà une des questions d'ALYAH, mon premier long métrage : à quoi appartient-on, à quelle communauté ? À quelle famille ?

Et Jean qui a perdu sa mère et n'a quasiment pas connu son père est au fond « adopté » par le groupe qu'il est sensé infiltrer.

Au début du film, Jean n'a rien d'un sentimental. Il quitte sa petite amie sans états d'âme, n'a pas d'opinions politiques et ne voit, dans l'offre de son supérieur, que l'opportunité de devenir un homme nouveau, de « faire enfin quelque chose de sa vie ». Il cherche sa place.

Lui aussi aspire au « je ».

...et s'embarque dans une aventure purement schizophrénique.

Il est totalement divisé : Jean ne risque pas seulement de se faire démasquer, il découvre un groupe plus complexe qu'il ne l'imaginait, s'attache à Elisée, et surtout, il tombe amoureux. La division de l'être est une question qui m'importe énormément : Jean est d'ailleurs assez proche d'Alex, le héros d'ALYAH. Et comme Alex, il finit par se révéler. C'est un peu comme s'il accédait aux idées anarchistes en découvrant l'amour. On en revient aux sentiments. Ça n'est pas la découverte de l'Anarchie qui le transforme, mais l'expérience du sentiment.

Plus il écrit de rapports policiers, plus il donne l'impression d'adhérer aux idées anarchistes ; comme si le fait de les formaliser l'aidait à les intégrer.

Il est de moins en moins policier et de plus en plus écrivain. À la fin,

lorsqu'il cite Victor Hugo, j'ai envie de dire qu'il n'est plus trop flic. Gaëlle Macé, ma coscénariste, et moi, avons lu énormément de rapports de policiers, infiltrés chez les anarchistes ; des gens choisis pour leur qualité de plume et qui entretenaient un lien étroit avec ces groupes. On peut lire : « Untel, qui porte une veste rouge, est tombé dans mes bras parce que sa maîtresse vient de le quitter ». Ou : « La réunion est annulée. Ils ont trop bu. ». C'est incroyable de réaliser que c'est l'appareil répressif, supposé détruire ces anarchistes, qui les connaissait finalement le mieux. Et c'est exactement ce qui se passe dans le film : Jean est véritablement au cœur de la bande : il s'immisce jusque dans leurs histoires d'amour. Il connaît ces personnes intimement et, en même temps, il les détruit.

Il pourrait les sauver.

Mais il est coincé. S'il se révèle, il risque de les perdre.

Le film se déroule en 1899 ? Y-a-t-il une raison particulière ?

Si j'ai choisi cette date précise, c'est parce qu'elle marque la fin des attentats anarchistes qui se sont produits entre 1890 et 1895 et qu'elle se situe avant l'arrivée de la bande à Bonnot. Durant cet entre-deux, on est dans une sorte de flou.

Vos personnages sont des enfants de la Commune : la plupart des personnages du film sont fils de communards.

J'ignore s'il existe des études précises établissant un rapport entre les deux, mais le vide laissé après la répression de la Commune m'intéressait et je ne peux pas m'empêcher de faire un parallèle avec mai 1968 et le désarroi de ma génération. J'avais envie de faire de mes personnages des fils et filles qui se diraient « que faire après la Commune ? », comme on se dit aujourd'hui « que faire après 68 ou les désillusions de 81 ? ».

Les femmes du film ne correspondent pas à l'image qu'on peut se faire des militantes de l'époque.

Je n'ai pourtant rien inventé. En écrivant, j'ai beaucoup pensé à Rirette Maîtrejean, une anarchiste proche de la revue « L'Anarchie » dirigée par Albert Libertad. Elle est la grande inspiratrice du rôle de Judith, joué par Adèle Exarchopoulos. Adèle a d'ailleurs lu ses mémoires pendant la préparation du film et elle fait, j'en suis sûr, un portrait plus que fidèle de Rirette ou d'autres militantes anarchistes. Elle a compris quelque chose d'elles, intimement et c'est très beau de la voir incarner l'une de ces femmes si justement. Et puis la modernité d'Adèle donne le sentiment d'être au présent de cette époque.

Parlez-nous de cette scène assez longue dans laquelle les protagonistes se livrent au jeu des associations.

« L'interprétation des rêves », de Freud, est écrit en 1899. Les anarchistes sont donc contemporains de la psychanalyse et je suis convaincu qu'ils entretiennent un lien étroit avec cette science nouvelle. La scène de libre association montre combien ces anarchistes ont un rapport à leur inconscient. Et c'est ce qui les rend si modernes.

LES ANARCHISTES est très différent d'ALYAH. On y retrouve pourtant des préoccupations familiales - la famille, justement : Jean a perdu sa mère, et son père a toujours été absent. Il est aussi divisé mais déterminé...

Comme Alex dans ALYAH. La comparaison avec ALYAH vaut aussi pour la réalisation : la scène où Tahar Rahim cache son rapport derrière la glace en entendant Adèle Exarchopoulos frapper à la porte de sa chambre est exactement la même que celle où Pio Marmaï dissimule des billets et de la drogue à l'arrivée d'Adèle Haenel.

Vous reprenez aussi certains de vos interprètes : Sarah Le Picard, Guillaume Gouix, et Cédric Kahn...

Oui, j'ai le désir de créer une troupe. Je trouve Guillaume Gouix formidable et très différent de tout ce qu'il avait joué jusqu'à présent. Dans LES ANARCHISTES, je voulais offrir à Cédric Kahn un vrai rôle de composition ; j'adorais aussi l'idée que son personnage dirige Jean comme Cédric dirigerait un acteur. Quant à Sarah Le Picard, elle est un peu mon double, c'est elle qui nous révèle l'intimité du groupe par les portraits qu'elle en fait. Et puis elle exprime son opposition à la bombe, ce que j'aurais probablement fait. C'est mon personnage préféré. Mais avec ce film, ma troupe maintenant s'est agrandie.

Pourquoi avoir choisi Tahar Rahim pour interpréter Jean Albertini ?

Tahar s'est incroyablement investi dans le film et dans son personnage. C'est un acteur technique, précis. Il sait que c'est par cette technique qu'il peut atteindre le sentiment. Comme lui, Jean doit faire l'acteur, « composer ». Tahar avait parfaitement conscience de ces enjeux et il a construit le personnage avec une rigueur impressionnante. Je crois par ailleurs qu'il y a beaucoup de lui dans Jean. Il a naturellement une bonté, une sainteté même, qui fait qu'« on lui donnerait le bon dieu sans confession ». Il était donc parfait pour jouer un infiltré. Johnny Deep dans DONNIE BRASCO fut un de nos modèles bien évidemment. Et puis il est moderne, comme le sont Adèle Exarchopoulos, Guillaume Gouix, Sarah Le Picard, mais également



Swann Arlaud et Karim Leklou que je trouve tous deux bouleversants aussi. Il me semblait qu'en prenant ces comédiens, très actuels, j'étais au plus près de l'avant-gardisme des anarchistes. Mais à travers les portraits d'anarchistes du XIX^e, je voulais surtout faire ceux de grands acteurs de ma génération.

Ils parlent et bougent en effet de façon très contemporaine.

En 1899, il y a bien un type à Paris qui a dit « Salut » à quelqu'un ! Le mot existait, tout comme flic et putain. Je me suis autorisé certaines libertés. Mais je n'ai pas non plus voulu faire du « caillera » à tout prix, j'ai fait très attention, je devais être juste. Je me suis d'ailleurs entouré de gens très forts dans leur partie, dont la costumière Anaïs Romand.

Des entretiens que mène Marie-Louise aux scènes de cambriolage, lorsque la troupe met à exécution ses idées sur la reprise individuelle, en passant par l'infiltration et l'histoire d'amour de Jean, le film joue constamment sur les ruptures de ton.

J'aime le mélange du polar et du drame, même si c'est compliqué et délicat, surtout au montage, j'aime jongler avec les genres. La mise en scène aussi devait être variée. Je passais souvent de la caméra à l'épaule à des plans plus sophistiqués dans lesquels la machinerie était convoquée. Une façon d'adapter la mise en scène aux différents enjeux ou registres du film. De même pour la musique, j'ai fait des choix éclectiques en associant une musique classique composée par Nicolas Mollard (Gloria Jacobsen) à des titres existants que j'aimais

et qui ponctuent le film comme autant de contrepoints.

Je crois que LES ANARCHISTES est avant tout une histoire de rencontres, de genres, de personnages... Un film d'amour.

Aviez-vous en tête des références de film d'époque en tournant ?

ESTHER KAHN d'Arnaud Desplechin, et EDVARD MUNCH, LA DANSE DE LA VIE de Peter Watkins. Chaque fois que j'avais des doutes, je revoyais des bouts de l'un ou de l'autre pour me convaincre que cela pouvait marcher. Que je pouvais faire un film d'époque et personnel.

Avez-vous demandé aux acteurs de regarder ces films ?

Oui. Et j'ai aussi souhaité que Tahar visionne THE MOLLY MAGUIRES et LES ANGES DE LA NUIT de Phil Joanou, avec Sean Penn et Gary Oldman. Toujours cet amour pour les histoires d'infiltrés, je pourrais ne filmer que cela d'ailleurs. C'est une figure dramaturgique classique. Elle existe au théâtre aussi évidemment. Chez Marivaux par exemple : LA FAUSSE SUIVANTE plus particulièrement est l'histoire d'une infiltrée.

Il y a beaucoup de plans serrés dans le film...

J'ai voulu faire des portraits, des tableaux plutôt, un peu à la manière d'un peintre – les films d'époque se prêtent à cela... Vuillard, Bonnard, Caillebotte ont été nos inspirations avec David Chizallet, le chef opérateur. Nan Goldin aussi était notre référence. Nous avons tenté de faire un pont entre les Nabis et la modernité de Goldin.

Parlez-nous de la lumière.

Avec le chef opérateur David Chizallet, nous avons cherché à la rendre très contrastée : à la fois douce et brute. Violente même. David a tordu la vidéo, pour arriver à une image pleine de matière, de sentiment en somme. Son travail est magnifique.

Le film atteste du caractère intemporel de Paris.

Je tenais à tourner en décors naturels. Mon idée était qu'en filmant dans Paris aujourd'hui, je trouverais des traces du Paris d'hier. J'ai été exaucé au-delà de toutes mes espérances. Paris est vraiment la ville du XIX^e siècle : c'est la grande ville qui ouvre le XX^e. Il y a une scène où Jean dit à Elisée : « Quand je suis arrivé à Paris, j'ai eu le sentiment d'entrer dans le monde ». Et Elisée lui répond : « Cette ville, c'est notre pays ».

LES ANARCHISTES est votre deuxième long métrage, une étape qui tétanise souvent les réalisateurs. N'avez-vous pas craint de mettre la barre trop haut avec un film d'époque ?

Ma productrice, Lola Gans, m'incitait à foncer. Sans aucune réserve. Elle pensait que le film d'époque permettrait de me poser des nouvelles questions de mise en scène. Elle avait le sentiment, la conviction même que nous avions le devoir, nous jeunes producteurs et réalisateurs, de proposer des films aussi ambitieux. Je la remercie infiniment.



Entretien

TAHAR RAHIM

Qu'est-ce qui vous séduisait dans le scénario ?

Avec Elie Wajeman, on partage une passion pour le cinéma de genre et tout particulièrement pour le grand cinéma des années soixante-dix – celui qu'on a appelé « le Nouvel Hollywood » et dans lequel on trouve quelques films d'infiltrés. C'est un genre qui permet de s'adresser à un très large public.

Par ailleurs, nous avons parlé de *THE MOLLY MAGUIRES* de Martin Ritt et de *DONNIE BRASCO* de Mike Newell, qui sont de beaux exemples. Ils flirtent avec le film noir et ouvrent un champ des possibles très étendu où peuvent se mêler politique, amour, famille... Ce que réussit très bien *LES ANARCHISTES*.

J'aimais aussi l'idée qu'Elie – dont j'avais vu et aimé le premier long métrage, *ALYAH* – change aussi radicalement d'univers. J'admire les réalisateurs qui en sont capables. Et puis je trouvais tout simplement le scénario des *ANARCHISTES* très beau.

Connaissiez-vous le mouvement des anarcho-individualistes avant de travailler sur le film ?

J'ai beaucoup lu sur le sujet durant la préparation – notamment les témoignages consignés par la police à leur propos. C'est impressionnant de voir les multiples visages pris par le terrorisme et fascinant de constater qu'il a toujours existé. Nous avons tourné le film au moment de l'attentat contre Charlie Hebdo. Interpréter un personnage qui fait tout pour empêcher une bombe d'exploser lorsque, au même moment et dans la même ville, des gens, bien réels eux, s'évertuaient à en installer, procurait un sentiment très étrange. Mais ce groupe d'anarchistes que Jean Albertini doit infiltrer, défend des valeurs nobles. Même si ses membres s'acheminent doucement vers l'action violente, ni leur intellect ni leur chair ne sont programmés pour la violence. Je les vois comme des intermédiaires. Dès la lecture, j'avais de l'affection pour eux et pour le personnage de Jean.

Qui se trouve quand même être une « balance »...

Je n'hésiterais pas à jouer une ordure si un projet me plaît, mais Jean Albertini ne fait que son devoir. C'est un policier, il a prêté serment à la justice et doit aller au bout de sa mission qui est de démanteler ce groupe. Et il le fait d'autant plus volontiers – au début du moins – qu'il a des œillères : orphelin, il a grandi et a été éduqué dans le giron de la République. Et élément non négligeable : il a besoin d'argent. Les choses se compliquent à partir du moment où il comprend que ce groupe de jeunes gens qu'il doit espionner et auprès duquel il va rencontrer l'amour et l'amitié, a une façon de penser le monde qui pourrait lui correspondre. Il bascule un moment de leur côté, mais son sens de la justice l'emporte et il y laisse des plumes.

Il paraît beaucoup plus mature qu'eux...

Son passé est sans doute un peu plus lourd – il a perdu sa mère et n'a pas connu son père – et ses fonctions dans la police le rendent plus responsable. Je le vois aussi comme quelqu'un d'autoritaire ; une autorité latente que l'on devine au travers de certains de ses gestes, mais qu'il ne peut pas exercer...

De quelle façon avez-vous abordé le tournage ?

L'année précédant le tournage, Elie et moi avons déjà beaucoup échangé sur mon personnage, son caractère, sur les dialogues... Toutes ces questions posées, et ces réponses intégrées, on pourrait penser que le personnage est là. En réalité, ce n'en est encore que le squelette. C'est sur le plateau, face au réalisateur et aux partenaires, que se construisent les 80% restants. Décor, accessoires, costumes, je me sers de tout pour créer. Je me pose des questions : Jean pourrait-il se comporter ainsi ? Prendrait-il tel objet ? Sauf que sans les 20 ou 30% emmagasinés avant, il me serait impossible de croire en ce que je vais faire et aller vers ces 80% manquants où le personnage prend véritablement corps. Durant le tournage, je me suis levé et endormi avec Jean Albertini. Il ne me quittait pas.

Les films d'époque imposent souvent un certain nombre de contraintes sur le plateau...

Oui, des contraintes de cadres que nous imposent forcément les décors – nous tournions dans des endroits très exigus –, et des contraintes dans les dialogues. Mais Elie nous a laissé un bel espace de liberté. Avec lui, le dialogue restait toujours ouvert. J'ai beaucoup – parfois trop – d'énergie, je peux aller trop loin et proposer des choses trop hautes en couleurs, il faut parfois me tempérer.

Cela a-t-il été le cas ?

Lorsqu'on est comédien, on peut mesurer si une scène est juste ou pas, mais il est difficile de juger si elle est superbe, bien ou seulement

moyenne. On a besoin du réalisateur pour cela. J'étais en confiance avec Elie – c'est un excellent directeur d'acteurs –, nous avons une belle collaboration.

Dans le cas du personnage de Jean, la difficulté est d'autant plus grande qu'il est en permanence dans un double jeu... Cette scène, par exemple, où il manque de se faire démasquer lorsqu'un des amis du groupe, recherché par la police, lui demande de se déshabiller et d'échanger ses vêtements avec lui.

C'est tout un équilibre à trouver : le spectateur doit se rendre compte de sa tension ; pas les protagonistes de la scène. Aurais-je dû la rendre plus palpable, transmettre davantage d'angoisse aux gens qui regardent le film ? Là où le réalisateur peut dire : « Va un peu plus loin » ou « Baisse un peu », l'acteur reste dans le doute. Je peux me montrer très dur avec moi-même, être très violent et même me détruire en visionnant cer-

ALBERTINI NE FAIT QUE SON DEVOIR.
C'EST UN POLICIER, IL A PRÊTÉ SERMENT
À LA JUSTICE ET DOIT ALLER
AU BOUT DE SA MISSION QUI EST
DE DÉMANTELER CE GROUPE.

taines séquences que j'ai jouées. Je me les rejoue d'ailleurs souvent une fois qu'elles sont en boîte. Je suis en train de boire un café ou de discuter, et me retrouve en train de chuchoter différemment le texte d'une scène qu'on a tournée le jour même en pensant : « Merde ! J'aurais dû la dire comme ça ! ». C'est un réflexe et une névrose, parce que de toute façon, c'est trop tard, c'est derrière...

Avez-vous l'habitude de vous regarder au combo durant les tournages ?

J'ai attendu 5 ou 6 films pour m'autoriser à le faire. Il faut un minimum d'expérience pour cela – avoir la notion du plan, du cadre et de la lumière. J'y vais de plus en plus souvent : cela aide pour les déplacements et permet parfois d'évaluer ce qu'on transmet au spectateur.

Physiquement, Jean Albertini est très moderne.

J'ai d'abord pensé lui faire porter de grosses moustaches qui descendaient très bas et des pattes bien hautes. Je le voyais aussi avec les oreilles décollées. J'avais vu des photos d'époque et je trouvais que les hommes avaient des oreilles importantes. Elie m'a recadré – parfois, mon imagination galope... Pour les costumes, ni lui ni moi ne voulions nous barricader derrière des habits de musée. À ce moment-là, je

regardais « The Knick », la série de Steven Soderbergh sur le déclin d'un médecin cocaïnomane new-yorkais au début des années 1900. J'ai adoré Clive Owen dans le rôle et m'en suis un peu inspiré. Il est en bras de chemise, col déboutonné, il réinvente complètement l'époque, j'y crois, je ne vois pas que cela se passe dans ces années-là tellement c'est actuel.

LES ANARCHISTES est un film de groupe. Il réunit des acteurs qui sont également d'une grande modernité.

Plus j'avance dans ce métier, et plus je mesure à quel point le casting est important pour faire vivre un film. Il ne suffit pas que les interprètes soient justes, il faut réussir à installer une certaine alchimie entre eux. J'ai adoré tourner avec Guillaume Gouix, Swann Arlaud, Karim Leklou, Sarah Le Picard, Cédric Khan et Adèle Exarchopoulos. Adèle est une partenaire de jeu formidable. Elle est très animale, très instinctive, mais elle réfléchit aussi. On se ressemble beaucoup sur certains points. À la sortie du PROPHÈTE, j'avais été frappé de voir à quel point les gens mettaient l'instinct en avant lorsqu'ils commentaient mon jeu. Comme s'il était peu probable qu'un acteur soit capable de réfléchir à son interprétation sans être auparavant passé par une école ou par une expérience cinématographique significative ! Moi-même, j'avais fini par me poser la question : « L'instinct n'avait-il pas été finalement mon seul moteur ? ». Ce qui m'a fait beaucoup douter quant à ma légitimité d'être acteur.

Et en fait, c'était vraiment un mélange des deux. Instinct et réflexion cohabitent de la même manière chez Adèle.

Parlez-nous de ces scènes de bande ?

Elie a décidé d'appliquer la même méthode avec les autres comédiens. Nous avons fait beaucoup de lectures tous ensemble et chacun était invité à proposer des choses pour enrichir encore un peu plus le scénario, les personnages, les situations. Nous avons procédé de la même façon sur le plateau, en mêlant notre ressenti au sien. On pouvait parler de tout un tas d'autres choses. Je trouve que c'est une bonne façon de collaborer avec les acteurs.

Vous avez beaucoup tourné en 2014 et 2015, mais on vous sent très circonspect dans vos choix.

Je ne suis ni un acteur boulimique, ni l'interprète d'une seule couleur. J'aime jongler d'un univers à l'autre et d'un personnage à l'autre. C'est inhérent à ma nature. J'ai besoin de repousser mes limites, d'essayer d'être chaque fois le plus différent possible.

Entretien

ADÈLE EXARCHOPOULOS

Quelle a été votre réaction lorsqu'Elie Wajeman vous a offert le rôle de Judith dans LES ANARCHISTES ?

Le personnage a une résonance très contemporaine, mais c'est vraiment un rôle de composition et je voyais du danger à m'en emparer. J'ai un phrasé particulier, une certaine manière d'être. Est-ce que j'allais être capable de m'immerger dans une autre époque, d'aller vers quelque chose de moins instinctif ? Au-delà du sujet qui m'attirait, c'est cette prise de risque qui m'a excitée.

Aviez-vous vu ALYAH ?

Je l'avais vu en salle au moment de sa sortie et je l'avais beaucoup aimé. Mais le projet des ANARCHISTES était très différent : un film de groupe avec des acteurs qui représentent pour moi la relève du cinéma français. Je rêvais de tourner avec Tahar Rahim, Karim Leklou, Guillaume Gouix et Swann Arlaud – c'était une nouvelle famille à découvrir ; c'était stimulant.

Connaissiez-vous l'histoire de ces anarcho-individualistes ?

Pas assez. Pour avoir souvent entendu ma grand-mère me parler de la Commune et avoir étudié cette période au lycée, j'avais quelques bases qui m'ont aidée à comprendre le passé des personnages, tous fils de communards. Après, il m'a fallu me plonger dans ce mouvement. J'ai beaucoup lu, notamment les mémoires de Rirette Maîtrejean, une anarchiste-individualiste dont mon personnage est inspiré. Elle et Judith ont en commun un amour profond des mots qui m'importait beaucoup.

Qu'est-ce que ce mouvement vous inspire ?

Avant de révolutionner la société, ce sont des gens qui ont envie de révolutionner l'homme, ils se remettent en question, d'où leurs incessantes discussions. Il y a une phrase de Judith, au début du film, que j'aime particulièrement : « Je suis devenue anarchiste par amour. On pourrait croire que c'est par haine, mais c'est par amour ; c'est par l'amour qu'on peut arriver à changer la vie ».



Cela ne les empêche pas de se lancer dans des actions violentes...

Il y a quelque chose de très excitant dans la révolte qui les anime : pour créer, ces anarchistes ont besoin de détruire, et presque de se détruire. C'est quelque chose qui me touche.

Judith n'hésite pas, par exemple, à prendre part à l'attaque de la banque...

Elle n'y participe pas pour les mêmes raisons que le reste de la bande : elle agit davantage par respect de la promesse qu'elle s'est faite à la mort de son frère de rester fidèle à sa mémoire et aux engagements d'Elisée. Il y a chez elle, une notion de fraternité qui me touche énormément – c'est un autre point commun qu'elle et moi partageons. Sans doute meurt-elle d'envie de partir avec Jean, mais elle ne peut pas renier ses idéaux, pas plus qu'elle ne peut abandonner ses amis : ils se sont choisis, vivent sous le même toit et s'entraident. Au fond, la relation qui les lie est très romantique et c'est aussi ce que montre le film – l'intimité d'un groupe.

Cette femme, Judith, est aussi une féministe avant l'heure.

Absolument. Elle se bat pour ses idées, n'hésite pas à afficher une liaison au grand jour ou à donner un préservatif à l'une de ses amies – c'est cet échange qu'on aperçoit furtivement à la sortie de la première réunion des anarchistes à laquelle assiste Jean. À cette époque, les anarchistes-individualistes vivaient un peu comme des hippies : ils prônaient l'amour libre, ils étaient végétariens et, ne nous mentons pas, c'étaient aussi beaucoup des beaux parleurs. La scission entre eux s'installe à partir du moment où certains veulent passer à l'action.

Parlez-nous de cette Rirette Maîtrejean que vous évoquez ?

C'était une modeste couturière qui est devenue institutrice – comme le personnage de Judith – en fréquentant les cours de la Sorbonne puis ceux des universités populaires. Elle a animé de nombreuses réunions anarchistes, a écrit dans la revue « l'Anarchie », fondée par Libertad, et a eu de nombreuses liaisons avec des collaborateurs de ce journal – dont Mauricius et Victor Serge, l'un des membres de la bande à Bonnot. Comme Judith dans le film, elle éprouvait avant tout le besoin de transmettre, un aspect qui m'intéressait également et que je trouve, là encore, très moderne.

Le film s'est tourné au moment des attentats contre Charlie Hebdo. Quelles réflexions cela a-t-il suscité en vous ?

C'était troublant parce que la question de la violence était un thème dont on ne cessait de débattre entre nous par le biais de nos personnages. Pour quelles raisons les gens s'engagent-ils dans le terrorisme ? Est-ce par faiblesse de cœur ? D'éducation ? Par désir de changer le monde ? J'ai l'impression qu'aujourd'hui, tout le monde évoque le mot terrorisme sans réussir à le définir autrement qu'en le reliant à la religion...

Cela vous a-t-il gênée d'interpréter une anarchiste à ce moment précis ?

Personnellement, je ne pourrai jamais défendre ce genre d'actes. Mon engagement consiste à faire des films et à savoir pour quelles raisons je les fais. Mais je peux parfaitement jouer un personnage sans adhérer à ce qu'il pense – l'important, et ce qui m'excite, c'est de pouvoir rentrer dans son cerveau et dans sa peau, le cerner. J'aimerais d'ailleurs aller vers des rôles de plus en plus sombres, pour tenter de comprendre les racines du mal. Rien ne m'ennuierait plus que de jouer quelqu'un de lisse.

Au-delà des résonances des ANARCHISTES avec notre époque, le film est également un film d'« infiltrés »...

La vraie question qui se pose à propos de Judith était de savoir si elle a ou non démasqué Jean. Au moment de la préparation, j'ai été tentée de penser qu'elle avait découvert qu'il était flic, et qu'elle gardait le secret pour elle, mais c'était impossible, Judith ne pourrait pas vivre avec un tel poids. Par contre, je suis certaine qu'elle doute. Peut-être même n'ose-t-elle pas se l'avouer et c'est sa faiblesse : elle a des soupçons, mais elle y va quand même.

En avez-vous parlé avec Elie Wajeman et Tahar Rahim ?

Elie a tenu à ce que Tahar et moi répétions ensemble les scènes de la rencontre, quand nous sortons tous les deux du café, avant d'entamer le tournage. Et nous en avons évidemment profité pour nous interroger sur les sentiments de Judith : allait-elle soutenir Jean ? Le soupçonnerait-elle et, si oui, lui pardonnerait-elle ? On parlait sans forcément toujours se donner de réponses. Il était important aussi que chacun garde une part de secret. À un moment donné, je trouve qu'on oublie presque que Jean est policier ; on le sent si bien dans cette bande qu'on lui trouverait presque des circonstances atténuantes.

Elie Wajeman vous avait-il donné des indications particulières ?

Il m'a seulement demandé de m'adapter au corset. Porter un corset a été comme enfiler une deuxième peau : cela changeait ma personnalité, ma façon d'être émue, de bouger et même de manger. C'était... désagréable.

Comment réussit-on à rendre moderne un film d'époque ?

Elie savait qu'en nous choisissant, nous apporterions notre contemporanéité ; un accent, une démarche, des attitudes... Il s'est montré particulièrement attentif au fait que nous ne nous perdions pas dans les mots. S'il nous sentait mal à l'aise avec une expression, il la changeait aussitôt. Nous avons fait beaucoup de lectures dans ce sens. Et puis, on ne soupçonne pas le nombre de termes qui existaient déjà : « putain », « salut » se disaient déjà au XIX^e siècle...

IL Y A QUELQUE CHOSE DE TRÈS EXCITANT
DANS LA RÉVOLTE QUI LES ANIME :
POUR CRÉER, CES ANARCHISTES
ONT BESOIN DE DÉTRUIRE,
ET PRESQUE DE SE DÉTRUIRE.
C'EST QUELQUE CHOSE QUI ME TOUCHE.

Parlez-nous de votre travail avec lui.

Il est très à l'écoute et très précis en même temps.

Vous a-t-il parfois demandé d'improviser ?

Quelquefois. C'est difficile d'improviser dans un film qui se déroule au XIX^e siècle, de faire des boutades avec des mots qu'on ne connaît pas. C'est un exercice dans lequel quelqu'un comme Guillaume Gouix excelle. Moi, je ne m'y risquais pas trop.

Le film est filmé en plans très serrés.

Et cela peut parfois bloquer l'émotion d'un acteur. Mais David Chizallet, le chef opérateur, respecte énormément l'espace des acteurs. Même si la caméra s'approchait très près, je ne me suis jamais sentie enfermée dans des marques.

Tahar Rahim évoque une certaine similitude de jeu avec vous...

Entre lui et moi, la connivence a été immédiate. Nous avons une sensibilité assez proche, mais il est beaucoup plus technique que moi et sa technique l'amène à des émotions que nous pouvions partager.

LES ANARCHISTES est votre premier film de groupe.

Et ces lectures faites avant le tournage m'ont beaucoup aidée à me rapprocher des autres comédiens. Je me suis sentie en confiance. On ne se quittait pas, on tournait ensemble, on traînait ensemble dans l'appartement où se déroulent la plupart des scènes. On y aurait vécu si cela avait été possible.

Vous évoquiez la relève du cinéma français. Comment définiriez-vous votre génération ?

Il me semble qu'elle « cérébralise » moins que les anciens. Et qu'elle a plus le sens du collectif.



Biographie

ELIE WAJEMAN

Après avoir suivi des études de théâtre et de cinéma à l'université, Elie Wajeman est entré à La Femis dans le département scénario. Il est l'un des lauréats d'« Emergence » et a réalisé des courts métrages.

ALYAH, son premier long métrage, a été sélectionné à la Quinzaine des Réalisateurs en 2012 et a reçu le Prix du Public aux lectures du Festival Premiers Plans d'Angers.

Filmographie **TAHAR RAHIM**

2015	LES ANARCHISTES de Elie Wajeman
2014	LE PÈRE NOËL de Alexandre Coffre
2013	SAMBA de Eric Toledano et Olivier Nakache THE CUT de Fatih Akin Sélection Officielle Festival de Venise
2012	LE PASSÉ de Asghar Farhadi Sélection Officielle Festival de Cannes GRAND CENTRAL de Rebecca Zlotowski Sélection Un Certain Regard Festival de Cannes GIBRALTAR de Julien Leclercq À PERDRE LA RAISON de Joachim Lafosse Sélection Un Certain Regard Festival de Cannes
2010	LOVE AND BRUISES de Lou Ye LES HOMMES LIBRES de Ismaël Ferroukhi OR NOIR de Jean-Jacques Annaud
2009	L'AIGLE DE LA NEUVIÈME LÉGION de Kevin MacDonald
2008	UN PROPHÈTE de Jacques Audiard Prix Louis-Delluc Grand Prix au Festival de Cannes César du Meilleur Film, du Meilleur Acteur et du Meilleur Espoir Masculin
2006	À L'INTÉRIEUR de Alex Bustillo et Julien Maury Sélection Semaine de la Critique Festival de Cannes





Filmographie

ADÈLE EXARCHOPOULOS

2015	DOWN BY LOVE de Pierre Godeau LES ANARCHISTES de Elie Wajeman THE LAST FACE de Sean Penn
2014	QUI VIVE de Marianne Tardieu THREE DAYS de Mikhaïl Kosyrev-Neterov
2013	I USED TO BE DARKER de Matthew Porterfield LA VIE D'ADÈLE CHAPITRE 1 ET 2 de Abdellatif Kechiche Palme d'Or Festival de Cannes 2013 César du Meilleur Espoir Féminin
2012	DES MORCEAUX DE MOI de Nolwenn Lemesle
2010	CARRÉ BLANC de Jean-Baptiste Leonetti
2009	LA RAFLE de Rose Bosch TÊTE DE TURC de Pascal Elbé
2008	CHEZ GINO de Samuel Benchetrit
2007	LES ENFANTS DE TIMPELBACH de Nicolas Barry
2006	BOXES de Jane Birkin

Filmographie

SWANN ARLAUD

2015	LES ANARCHISTES de Elie Wajeman BADEN-BADEN (SEULE COMME UNE BAIGNOIRE) de Rachel Lang
2014	BON RÉTABLISSEMENT ! de Jean Becker
2013	BOUBOULE de Bruno Deville ELIXIR de Brodie Higgs
2012	L'HOMME QUI RIT de Jean-Pierre Améris
2011	CRAWL de Hervé Lasgouttes MICHAEL KOHLHAAS de Arnaud des Pallières
2010	ELLES de Malgoska Szumowska NE NOUS SOUMETS PAS À LA TENTATION de Cheyenne Carron
2009	LES ÉMOTIFS ANONYMES de Jean-Pierre Améris BELLE ÉPINE de Rebecca Zlotowski ADÈLE BLANC SEC de Luc Besson L'AUTRE MONDE de Gilles Marchand LA RAFLE de Rose Bosch
2008	LE DERNIER VOL de Karim Dridi EXTASE de Cheyenne Carron LE BEL ÂGE de Laurent Perreau RÉFRACTAIRE de Nicolas Steil LA FEMME INVISIBLE de Agathe Teyssier
2007	UN CŒUR SIMPLE de Marion Laine
2005	LES ARISTOS de Charlotte De Turckheim LE TEMPS DES PORTE-PLUMES de Daniel Duval
2004	LES ÂMES GRISES de Yves Angelo





Filmographie **GUILLAUME GOUIX**

2015	LES ANARCHISTES de Elie Wajeman BRAQUEURS de Julien Leclercq
2014	ENRAGÉS de Éric Hannezo LES ROIS DU MONDE de Laurent Laffargue LA VIE EN GRAND de Mathieu Vadepied
2013	LA FRENCH de Cédric Jimenez SOUS LES JUPES DES FILLES de Audrey Dana
2012	ATTILA MARCEL de Sylvain Chomet
2011	HORS LES MURS de David Lambert ALYAH de Elie Wajeman MOBILE HOME de François Pirot
2010	ET SOUDAIN TOUT LE MONDE ME MANQUE de Jennifer Devoldère MINUIT À PARIS de Woody Allen POUPOUPIDOU de Gérald Hustache-Mathieu
2009	L'IMMORTEL de Richard Berry BELLE ÉPINE de Rebecca Zlotowsky JIMMY RIVIÈRE de Teddy Lussi Modeste COPACABANA de Marc Fitoussi
2008	L'INSURGÉE de Laurent Perreau RÉFRACTAIRE de Nicolas Steil
2007	LES HAUTS MURS de Christian Faure
2006	LA DISPARUE DE DEAUVILLE de Sophie Marceau DARLING de Christine Carrière L'ENNEMI INTIME de Florent-Emilio Siri
2005	CHACUN SA NUIT de Jean-Marc Barr et Pascal Arnold
2004	LES MAUVAIS JOUEURS de Frédéric Balekdjian
2002	LES LIONCEAUX de Claire Doyon
2000	DEUXIÈME QUINZAINE DE JUILLET de Christophe Reichert



KARIM LEKLOU

- 2015 LES ANARCHISTES de Elie Wajeman
- COUP DE CHAUD de Raphaël Jacoulot
- 2014 BÉBÉ TIGRE de Cyprien Vial
- SOUS X de Jean-Michel Correia
- 2013 SUZANNE de Katell Quillévéré
- 11.6 de Philippe Godeau
- 2012 GRAND CENTRAL de Rebecca Zlotowski
- 2011 LA SOURCE DES FEMMES de Radu Mihaileanu
- LES GÉANTS de Bouli Lanners
- 2010 LES HOMMES LIBRES de Ismaël Ferroukhi
- LE NOM DES GENS de Michel Leclerc
- 2009 SANS QUEUE NI TÊTE de Jeanne Labrune
- COMMIS D'OFFICE de Hannelore Cayre
- UN PROPHÈTE de Jacques Audiard

SARAH LE PICARD

- 2015 LES ANARCHISTES de Elie Wajeman
- 2011 ALYAH de Elie Wajeman
- 2008 LE HÉRISSON de Mona Achache
- 2006 TOUT EST PARDONNÉ de Mia Hansen-Love
- JE PENSE À VOUS de Pascal Bonitzer
- 2005 GENTILLE de Sophie Fillières

CÉDRIC KAHN

RÉALISATEUR

- 2014 VIE SAUVAGE
- 2012 UNE VIE MEILLEURE
- 2009 LES REGRETS
- 2005 L'AVION
- 2004 FEUX ROUGES
- 2001 ROBERTO SUCCO
- 1998 L'ENNUI
- 1994 TROP DE BONHEUR
- 1992 BAR DES RAILS

COMÉDIEN

- 2015 LES ANARCHISTES de Elie Wajeman
- 2012 TIREZ LA LANGUE, MADEMOISELLE de Axelle Ropert
- 2011 ALYAH de Elie Wajeman
- 1999 LA VIE MODERNE de Laurence Ferreira Barbosa
- 1995 N'OUBLIE PAS QUE TU VAS MOURIR de Xavier Beauvois

Liste ARTISTIQUE

Jean Albertini
Judith Lorillard
Elisée Mayer
Eugène Levêque
Biscuit (Marcel Deloche)
Marie-Louise Chevandier
Gaspard
Clothilde Lapiower
Martha
Madeleine Lessage
Albert Vuillard
Adrian
Hans
Victor, le syndicaliste
Homme de la préfecture
Marie, maîtresse d'Albert
Femme au poème
Contremaître
Le propriétaire
Bonne de l'appartement de Martha
Alexandre, fils de Madeleine Lessage
Ouvrier au meeting
Travailleur à l'usine
Policier grade préfecture
Femme de la réunion
Policier de l'antichambre
Vigile de la banque

TAHAR RAHIM
ADÈLE EXARCHOPOULOS
SWANN ARLAUD
GUILLAUME GOUX
KARIM LEKLOU
SARAH LE PICARD
CÉDRIC KAHN
EMILIE DE PREISSAC
AURÉLIA POIRIER
AUDREY BONNET
THIBAUT LACROIX
ARIEH WORTHALTER
SIMON BELLOUARD
DAVID GESELSON
OLIVIER DESAUTEL
LOUISE ROCH
MARION PICARD
BERTRAND SUAREZ-PAZOS
PIERRE-STEFAN MONTAGNIER
VALENTINE VITTOZ
ROMAIN ROUET
NIKOLAS HAMMAR
WILLIAM PRUNCK
LIONEL CHENAIL
MANUELA MULLER
FLAVIEN DAREAU
GURVAN CLOATRE





Liste **TECHNIQUE**

Réalisateur

ELIE WAJEMAN

Scénaristes

ELIE WAJEMAN

GAËLLE MACÉ

Image

DAVID CHIZALLET

Montage

FRANÇOIS QUIQUERÉ

Son

LAURENT BENAÏM

SANDY NOTARIANNI

MATTHIEU DENIAU

EMMANUEL CROSET

GABRIEL LEVY

Premier assistant réalisateur

LEÏLA GEISSLER

Scripte

JUDITH CHALIER

Casting

DENIS HAGER, A.D.C.

Décors

ANAÏS ROMAND

Costumes

FRÉDÉRIQUE NEY

Maquillage

MYRIAM ROGER

Coiffure

GLORIA JACOBSEN

Musique originale

PASCAL MAYER

Supervision musicale

STEVE BOUYER

Direction de production

ANTOINE THERON

Régie générale

CLOTILDE MARTIN

Direction de Post production

JEANNE EZVAN

Productrice

LOLA GANS

Une production 24 Mai Production

En coproduction avec France 2 Cinéma et Mars Films

Avec la participation du Centre National de la Cinématographie,
de France Télévision, de Canal +, de Ciné +, de la Région Ile de France,

En association avec La Banque Postale Image 8, Manon 5, A Plus Image 5 et Soficinéma 11

Avec le soutien de la Procirep